

TRAUMATISME, CRISE DE LA PRESENCE, APOCALYPSE CULTURELLE *

Claudio Neri

Les recherches - notamment françaises et anglo-saxonnes - sur ce thème sont à la base de mon propos, mais il serait trop long d'en rendre compte, même en se limitant aux plus importantes. J'ai donc décidé de privilégier l'œuvre d'un grand ethnologue italien : Ernesto de Martino (1964, 1977). Ses études, très valorisées dernièrement aux Etats-Unis, sont peu connues en Europe. Je désire mettre en lumière combien elles sont utiles pour comprendre le vécu des personnes qui ont souffert et ont été confrontées à l'expérience de l'émigration et du déracinement.

Energie de valorisation de la vie

De Martino part de l'hypothèse relative à l'existence d'une énergie de valorisation de la vie (ou Ethos transcendantal valorisant).

Cette notion possède des caractéristiques originales, même si on peut la rapprocher des idées de Bergson sur l'*élan vital*, de Freud sur la *libido* et de certaines formulations de Nietzsche.

L'énergie de valorisation de la vie s'exprime dans la capacité d'un individu de donner de la valeur aux hommes et aux femmes qui vivent autour de lui, aux objets et à ce qu'il fait lui-même. Cette énergie revêt une importance majeure dans le fait qu'un individu puisse maintenir un rapport positif et actif avec le monde. Elle est également importante pour pouvoir maintenir un bien-être psychique et se protéger contre la survenue de maladies psychiatriques.

La baisse de l'énergie de valorisation de la vie, de l'élan vers la valorisation de tout ce qui peut être valorisé dans ce monde accompagne régulièrement l'apparition d'une condition de souffrance psychologique. Cette baisse entraîne une sensation diffuse d'ennui, qui est en fait une sorte

* J'ai longuement travaillé sur les thèmes que je traite dans cet article : une première étape de ma réflexion a coïncidé avec la participation au congrès "Apocalypse au seuil de l'an 2000", Musée national des Arts et des Traditions populaires (Rome, 2-3 octobre 1998). Un certain nombre de considérations qui figurent dans ce texte ont été ensuite présentées dans une publication antérieure à celle-ci (Neri, 1998).

d'insuffisance de la réalité telle qu'on la perçoit, et la perception que les objets sont vidés et dévitalisés. Seuls certains lieux et certains objets renferment encore une particule du monde d'hier, isolée, oubliée. La baisse de l'énergie de valorisation de la vie investit aussi en général la capacité d'expression : par exemple, la capacité de l'individu d'utiliser les mots de manière efficace. Le lien entre les mots et les choses est compromis.

Crise de la présence et apocalypses culturelles

La tension valorisante d'un individu doit être renouvelée à travers des « crises de la présence ».

La crise de la présence est la perte de sa propre place à un moment historique déterminé. La crise de la perte d'une personne aimée s'accompagne souvent d'une « crise de la présence »: il s'agit de la possibilité que la personne ou les personnes qui ont perdu un proche soient accablées par la perte qu'elles ont subie et ne parviennent pas à en guérir.

Une des « crises de la présence » analysée sur le terrain par de Martino est, comme je l'ai dit plus haut, la crise du deuil. Nous savons, grâce aux textes des lamentations funèbres rapportés par de Martino, que la pleureuse exprime dramatiquement, par ses « pleurs », le vrai sens du « deuil », à savoir l'abandon qu'elle a subi. Un abandon qui s'exprime, par exemple, en termes de disparition de celui qui était « le support du foyer ». De Martino souligne en outre que les signes initiaux des pleurs rituels consistent dans des tentatives « symboliques » d'automutilation et d'autodestruction. La pleureuse, par exemple, se griffe le visage, déchire ses vêtements. Bref, la crise de la présence, notamment dans l'exemple du deuil, se présente comme le risque de se sentir privé du pouvoir d'autocontrôle du Moi. C'est la souffrance vécue comme la menace de tomber dans la folie. On peut affirmer plus précisément que, sous cette perspective, la crise de la présence consiste dans le fait qu'une situation de dissociation psychique et une situation d'incapacité de prendre du recul par rapport à ce que l'on est en train de vivre se produisent simultanément. On doit y reconnaître – suivant de Martino - le danger potentiel de ne pas résister à l'attaque de la « négativité », de la souffrance, de la douleur ou du « coup » du sort, avec le passage du sujet dans la dimension psychopathologique.

Si cette définition de « crise de la présence » n'était pas complétée par d'autres considérations, elle serait partielle et, dans un certains sens, réductionniste. En effet, De Martini relie systématiquement la crise de la présence au rachat de la crise même. La crise de la présence, aussi risquée soit-elle, a également pour fonction de ranimer l'énergie de valorisation de la vie.

Je pense qu'on ne peut pas évaluer correctement une « crise de la présence » comme celle qui se produit à la suite d'une émigration, en ne considérant que l'impact traumatisant du départ et de l'éloignement. Il faut, au

contraire, évaluer également l'attente d'un renouvellement lié au départ et la possibilité que cette attente se réalise.

Crise et *breakdown*

Avant de poursuivre l'exposé des idées de de Martino, je fournirai une précision de nature psychanalytique et psychopathologique sur la distinction entre « crise » et « effondrement » (*breakdown*).

La crise est une période de transformation radicale de la personnalité, qui s'accompagne d'une grande angoisse et appréhension. La symptomatologie de la crise peut être éclatante. La crise peut cependant correspondre également à une révolution nécessaire. La crise de l'adolescence inaugure une nouvelle étape de l'existence. Il est souhaitable que le patient et l'analyste affrontent et surmontent une ou plusieurs périodes de crise au cours du traitement.

Le *breakdown* (ou effondrement) se distingue de la crise non pas pour l'importance de la symptomatologie, mais du fait que les défenses fondamentales qui préservent la structure de la personnalité s'écroulent. Après qu'un *breakdown* a eu lieu, de nouvelles défenses sont construites plus ou moins rapidement. Ces défenses sont à la fois rigides et fragiles. Le risque qu'elles s'effondrent entraîne, chez l'individu, une attitude de retrait et de circonspection. Les possibilités de transformations évolutives ultérieures sont réduites.

En reprenant la terminologie de de Martino, on pourrait affirmer que la « crise de la présence » est une « crise » aux résultats incertains : autrement dit, une crise qui peut se transformer en *breakdown*. Une « crise de la présence » qui prend la forme d'une pathologie psychiatrique grave (*breakdown*) n'a pas d'issue.

Apocalypse culturelle

J'introduirai à présent une autre notion de de Martino, à savoir celle d'« apocalypse culturelle ».

Je commencerai par rappeler que le sens courant du terme « apocalypse » s'éloigne de son sens originel et étymologique (*Aponà lupis* ou *Revelatio*).

Le sens originel dirige l'attention sur l'apocalypse en tant qu'annonce secrète (*velum*), dévoilée (et donc transmise) par un dieu ou par une source divine. Le sens courant du terme est lié à ce sens originel, mais il souligne son principal noyau symbolique : la « fin du monde ». L'apocalypse est une fin du monde. De Martino récupère le sens originel du terme. L'apocalypse culturelle est une crise communautaire, qui contient en germe la révélation d'un nouveau monde et d'une existence meilleure. Ce sens permet d'établir un lien significatif entre la crise de la présence et l'apocalypse culturelle.

La dynamique des apocalypses culturelles révèle leur sens d'effort collectif pour retrouver la possibilité d'agir dans le monde. La reprise du mondain s'effectue par le biais du symbolisme apocalyptique, dans ses différentes formes, et se manifeste dans la dynamique culturelle concrète de ce symbolisme. L'effort de rendre au monde la vie et l'activité, par exemple, peut s'exprimer par la mise en œuvre d'une série d'actions dramatiques et de passages rituels. Ces actions et ces rites peuvent être réalisés par des gestes et des termes propres à la dimension sacrée et religieuse. Toutefois, la véritable finalité intrinsèque des apocalypses culturelles (moment eschatologique) n'est pas celle qui coïncide avec la promesse d'un futur paradis, l'au-delà de la vie présente et mondaine (eskaton paradisiaque ou ultramondain), mais c'est au contraire l'effort de remettre en marche et de renouveler le monde social partagé.

De l'isolement au projet mythique communautaire

J'approfondirai maintenant le discours relatif au lien entre crise de la présence et apocalypse culturelle.

L'apocalypse culturelle est toujours aussi une tentative d'intégrer l'individu et sa crise dans un projet communautaire d'être-là-dans-le-monde. Autrement dit, l'apocalypse culturelle représente également une voie de transformation de la souffrance individuelle.

Le noyau fondamental de l'argumentation de de Martino à ce sujet montre que l'apocalypse, avec sa force d'attraction, est en mesure de soustraire l'individu à l'enfermement et à l'isolement, en plaçant son sentir dans une tension et un projet mythique et rituel collectif. Participer à l'apocalypse culturelle représente donc un pas vers la sortie du tunnel du vide de valeurs et de sens, déterminé par la baisse de la tension valorisante de la vie.

Dans les villes où vivent beaucoup d'émigrés naissent de nombreuses églises et congrégations, fondées par des prophètes et des propagateurs de différentes fois. Une participation collective enthousiaste prédomine dans ces congrégations. L'efficacité du rachat varie, de même que les risques de falsification et de manipulation. Toutefois, l'élément commun de ces congrégations est la tentative de faire face au risque d'une fin du monde, à savoir le risque de s'éloigner de toute possibilité de faire de la culture. L'apocalypse culturelle (et les rituels qui y sont liés) sont un exorcisme solennel contre le piège extrême des conditions qui mettent en question la possibilité d'être un homme dans le monde.

Je pense que, d'une manière plus générale, la « crise de la présence » liée à l'émigration ne sera jamais surmontée par un individu isolé, mais seulement par un processus d'insertion dans une communauté capable d'accueillir la crise, en l'élaborant dans une dynamique sociale vivante.

J'affirmerai, pour être plus précis, que la mise en scène dramatique, le mythe et le rite jouent un rôle essentiel dans la mesure où ils permettent de traverser de manière positive la crise de la présence. Le rite, joint au mythe, possède une fonction psychothérapeutique précise. Le rite – tel qu'une fête, une procession ou une cérémonie caractérisées par une participation intense – est une « technique » par laquelle on réagit à la « crise ».

Les moyens dont nous disposons en tant que psychiatres et psychanalystes affrontent la souffrance en refusant la magie et l'asservissement des individus aux institutions. Cependant, notre capacité et nos moyens techniques s'avèrent parfois insuffisants si nous n'assumons pas avec modestie et responsabilité les apports qui nous viennent de notre ascendance culturelle de magiciens et de guérisseurs.

Le petit groupe à visée psychanalytique

Il est difficile d'établir un rapprochement entre des pratiques et des disciplines aussi différentes que l'ethnologie et la psychanalyse. Je désire toutefois signaler certaines analogies entre les hypothèses de de Martino et ce que j'ai pu observer dans mon travail de psychothérapeute de groupe.

A mon avis, ce rapprochement est surtout significatif pour ce qui concerne trois points.

1. De Martino attribue à la crise de la présence le double signe d'une chute possible dans la pathologie et d'un renouvellement. Dans la psychothérapie de groupe, c'est la participation même au groupe qui déclenche une crise de déindividuation. Cette crise, qui peut aboutir à des formes de dépersonnalisation, est une étape nécessaire pour une participation entière de l'individu à la vie de groupe et marque le début du travail de restructuration du Soi.
2. De Martino indique que les apocalypses culturelles sont essentielles pour ranimer l'énergie de valorisation de la vie de la communauté et des individus qui en font partie. Dans le cas du petit groupe d'analyse, on parle d'« Etat groupal naissant » pour indiquer un mouvement semblable. L'« Etat groupal naissant » est traversé à plusieurs reprises par le petit groupe, avec des effets et des risques semblables à ceux décrits par de Martino.
3. De Martino signale la fonction socialisante et de projet collectif des apocalypses culturelles par rapport aux crises qui peuvent porter les individus à se renfermer en eux-mêmes. Dans le cadre de l'analyse de groupe, j'ai adopté le terme anglais de *commuting*. Les *commuting trains* sont les trains qui font la navette en transportant tous les jours les passagers d'une ville à l'autre, des faubourgs à la métropole, du lieu de résidence au lieu de travail. Dans le langage métropolitain anglais et américain, le *commuter* est le

« navetteur » et, plus précisément, la personne qui possède un billet (ou un abonnement) qui lui permet d'aller du lieu A au lieu B et vice versa. Dans le cas du petit groupe à visée psychanalytique, le *commuting* indique un mouvement oscillatoire entre la sphère de l'individu et le champ du groupe. Dans la psychothérapie de groupe, un problème de l'individu ne peut être abordé de manière efficace qu'après qu'il a été transformé, à travers le *commuting*, en un élément du champ commun, c'est-à-dire lorsqu'il s'est transformé dans une configuration qui implique le groupe comme un tout (Neri, 1997).

Les objets domestiqués

Je tenterai, à présent, une deuxième approche au problème, en essayant d'en saisir certains aspects de plus près et, surtout, de manière plus affective.

La baisse de l'énergie de valorisation de la vie atteint surtout – selon de Martino – les objets du monde familier. Le monde de l'utilisable (du « familier ») est particulièrement frappé par cette crise : et voilà que la pipe, ou la fourchette, ou la poignée de la porte, ou le verre de bière perdent leur chaleur et la possibilité d'être utilisés.

Cependant, avant de parler de tout ceci, il y a lieu de souligner que les objets ne sont pas « domestiqués » pour ainsi dire naturellement, mais parce qu'ils le sont devenus. Le fait de « devenir domestiqués » implique, par exemple, l'établissement d'un lien entre les objets et les mots. Cela comporte aussi et surtout un processus lié à l'a-verbal, à l'intra-verbal et à l'ultra-verbal : le fait d'entrer dans le « réseau de relations domestiqués », d'entrer en contact avec les « mémoires culturelles latentes ».

Ce processus permet aux « objets domestiqués » de se maintenir dans des « domaines évidents », c'est-à-dire dans la sphère de ce qui relève de la fidélité sans problèmes.

Le rapport avec les mémoires culturelles latentes et le fait de rester dans le domaine de l'évidence donne aux objets une « chaleur secrète » qui les rend vivants et utilisables. Cette chaleur, à son tour, permet aux objets de rester dans la dimension de « ce qui est à peine remarqué », autrement dit dans la dimension de l'évidence.

Vice versa, lorsque les objets se détachent du réseau des relations domestiqués, des mémoires culturelles latentes qui les maintiennent dans des domaines évidents, il existe le risque qu'ils se mettent en relation et s'unissent de manière chaotique, absurde et irréfrenable.

Dans l'émigration, c'est le monde des objets domestiqués qui est particulièrement compromis. La température atmosphérique, les saisons, la nourriture, les nuances du langage, les formes d'humour ne sont plus

domestiques et évidentes. Elles sont, au contraire, différentes et étrangères. Elles sont constamment perçues et doivent être affrontées.

Parcours et histoire des objets domestiques

Le monde des objets domestiques est important pour reconnaître sa propre place dans le monde. De Martino cite Proust. Un homme ou une femme qui dorment, mais qui, avec une partie de leur esprit, continuent à garder près d'eux la conscience du temps, du lieu et de leur identité. Lorsqu'ils se réveillent, ils peuvent les récupérer aussitôt. Dans « A la recherche du temps perdu », Proust raconte qu'il lui est arrivé de se réveiller la nuit en ne sachant pas où il se trouvait et qui il était. Il ne pouvait retrouver cette conscience directement, et c'était l'image d'une lampe ou la sensation d'une chemise au col rabattu qui lui venaient en secours.

Le monde de l'évidence, des objets domestiques et la place que l'homme y occupe ne sont pas établis une fois pour toutes. Le monde domestique n'est pas statique. L'ensemble des objets « domestiqués » est soumis à un changement et, par conséquent, à une problématisation. Cependant, chaque problématisation a lieu à l'intérieur d'une évidence de base qui garde les trésors de mémoires culturelles latentes et qui, par ces mémoires, assure à l'existence son historicité immédiate et sa chaleur secrète. Ce monde doit être périodiquement retrouvé et reconstruit. Une poésie de J. L. Borges communique le sens, le temps et les émotions propres à ce travail.

*Au bout des années de l'exil
je reviens à la maison de mon enfance
et je me sens encore en pays étranger.
Mes mains ont touché les arbres
comme qui caresse un dormeur
et j'ai répété d'anciens chemins
comme si je recouvrais un vers oublié
[...].
Quelle foule de ciels
devra embrasser le patio entre ses murs,
[...]
combien de fragiles lunes nouvelles
verseront leur tendresse au jardin
avant que la maison ne me reconnaisse*

*et ne redeviene une habitude.*¹

Objets et pathologie psychiatrique

Dans le *breakdown* se manifeste l'impossibilité de rendre leur domesticité aux objets. Les objets se détachent du réseau de relations qui les soutient dans leur évidence et leur donne la chaleur secrète qui leur permet de rester en arrière-plan. Ils se séparent de leur nom et de leur signification. Le caractère énigmatique primordial du monde remonte à la surface. Le monde s'échappe. Les scénarios de l'habitude s'éloignent.

L'individu qui a perdu son pays d'origine n'a pas pu s'acclimater. Il a perdu les anciens objets domestiques, qu'il ne peut plus récupérer. Il n'a domestiqué que quelques-uns des nouveaux objets qui l'entourent. Il se trouve dans un « no man's land ».

Du point de vue de la psychiatrie, le développement de cette condition peut consister dans l'apparition d'un trouble dissociatif ou d'une dépression plus ou moins grave.

Je terminerai par une brève note sur les conditions dépressives que nous pouvons tous vivre.

Les vécus de dépression sont parfois rassemblés dans une petite niche de l'existence : le moment où nous pourrions faire la sieste, les heures où nous sommes dépourvus de stimuli qui exigent une réponse comme action, etc. Ce sont des niches où nous sommes (pouvons être) fatigués, paresseux, sans intérêts. Le reste du temps et des situations, nous sommes par contre actifs et d'une humeur presque passable.

Pour aller mieux, il faut aller à la mer ou à la campagne, où quelque chose de vaste et de puissant nous met en contact avec l'énergie valorisante de la vie. Parfois, la même fonction est assurée par une rencontre avec une personne qui nous émeut, qui met de nouveau nos sentiments en marche.

Mais souvent, pour aller vraiment mieux, il est nécessaire de vivre une petite révolution personnelle : une crise de la présence et une apocalypse culturelle.

¹ J. L. Borges (1923), p. 50-51 "La vuelta": «Al cabo de los años del destierro/ volví a la casa de mi infancia/ y todavía me es ajeno su ámbito./ Mis manos han tocado los árboles/ como quien acaricia a alguien que duerme/ y he repitado antiguos caminos/ como si recobrará un verso olvidado/ y vi al desparramarse la tarde/ la frágil luna nueva/ que se arrimó al amparo sombrío/ del la palmera de hojas altas./ como a su nido el pájaro./ ¡ Qué caterva de cielos/ ambarcará en la hondura de la calle/ y cuánta quebrazidada luna nueva/ infundirá al jardín su ternura./ antes que vuelva a reconocerme la casa/ y de nuevo sea un hábito!».

BIBLIOGRAPHIE

De Martino E. (1964). Apocalissi culturali e apocalissi psicopatologiche. *Nuovi Argomenti*, 69-71: 105-41.

De Martino E. (1977). *La fine del mondo. Contributo all'analisi delle apocalissi culturali*. Torino, Einaudi.

Neri C. (1995). *Gruppo*. Borla, Roma. [trad. fr. *Le Groupe. Manuel de psychanalyse de groupe*. Paris, Dunod, 1997]

Neri C. (1998). Il calore segreto degli oggetti: a proposito di un saggio di Ernesto de Martino. *Quaderni di Psicoterapia Infantile*, 40.

Claudio Neri
Via Cavalier D' Arpino, 26
00197 Roma
Tél. et fax: 06-322.46.68
E-mail:
cav.darpino@mclink.it
neric@iol.it